

Notes de lecture

Le Monde Réel (2) — Les Beaux Quartiers

Introduction : « La suite dans les idées »

Aborder « Les Beaux Quartiers » c'est – au dire d'Aragon dans « La suite dans les idées », son imposante et importante postface écrite pour les ORC – entrer dans un système. On se souvient qu'à la lecture du début des Cloches de Bâle, Elsa avait dit à Aragon : « Et tu vas continuer encore longtemps comme cela? ». Dans cette préface, Aragon nous donne cette piste : « **Les Beaux Quartiers sont nés du double sentiment que j'avais, touchant Les Cloches de Bâle : comme d'un livre sans construction d'une part, insatisfaisant à l'esprit par là même, mais surtout d'un récit étroitement parisien.....Un besoin d'ouvrir les fenêtres, de laisser entrer l'air d'ailleurs, d'apercevoir le paysage des provinces, le pays.** »

Aragon pour le deuxième roman de son cycle le Monde réel va s'inscrire dans la continuité des romans classiques du XIX^{ème} siècle: ceux de Stendhal, Balzac, Flaubert, Zola. Il lui faut inventer une ville de Province, sa Verrières à lui : ce sera Sérienne-le-Vieux, chef-lieu de canton. Aragon dans sa préface, précise immédiatement que « Sérienne n'existe pas » tout en donnant « quelques » secrets de fabrication, nombreux d'ailleurs. Sérienne possède des traits varois, également bas-alpins mais aussi de la région proche de Toulon, région d'origine de sa famille maternelle.

Ce roman d'Aragon comme le précédent, se divise en parties distinctes : la première partie « Sérienne », la deuxième « Paris », la troisième « Passage-Club ». Les Beaux Quartiers, roman de journaliste – il obtiendra avec ce livre le prix Théophraste Renaudot (médecin et inventeur du journalisme) 1936 – approfondit l'esthétique et aussi l'analyse de la société des Cloches de Bâle. L'emploi des collages journalistiques accroît encore cette impression de « réalité objective ». « **Le collage était la manifestation d'un désir réaliste, la reconnaissance en dehors du peintre ou de l'écrivain de l'écriture d'une réalité objective.** » L'option d'Aragon, inaugurée dans les Cloches, de chapitres courts et d'une multitude de personnages qui s'y rencontrent et s'y affrontent, accentue encore le réalisme du roman.

Dans cette chronique sociale, Aragon aborde également le thème des hommes-doubles. Ses deux principaux personnages: Armand et Edmond Barbantane, les deux frères que tout oppose, ont en effet des traits biographiques faisant inmanquablement penser à l'auteur. Mais ce thème des hommes-doubles est abordé par un autre personnage du roman : l'homme d'affaire Joseph Quesnel. Prenons cet extrait de « La suite dans les idées » : **«On aura sans doute remarqué l'absence, où la chronologie du roman l'impliquait, de tout commentaire au thème des hommes-doubles qui est cependant l'un des traits caractéristiques des Beaux Quartiers. A vrai dire, on s'en est avisé sur le tard(1), et ce n'est guère qu'avec le livre de Roger Garaudy (L'Itinéraire d'Aragon-Gallimard 1961) que l'accent a été mis dessus pour la première fois. Je m'en suis depuis plus longuement expliqué dans ce roman de La mise à Mort... »**. La note d'Aragon ci-dessous, intéressante, peut passer inaperçue. Elle concerne le Président du Parti Ouvrier Belge, Emile Van der Velde: apparemment lecteur attentif des débuts de romancier d'Aragon.

«(1) Si j'excepte un très curieux article de Vander Velde, à l'époque de la première publication du roman. On trouvera trace dans l'interview de moi par Frédéric Lefèvre (Une

heure avec..) de l'intérêt que le Président de la II^e Internationale a pu porter au concept des hommes-doubles.» Retrouver cet article de Van der Velde auquel Aragon fait allusion serait intéressant...et en faire...un collage.

Première Partie : Sérianne.

On connaît l'importance des incipit dans les romans d'Aragon. Celui des Cloches faisait d'ailleurs beaucoup rire notre auteur. Il commence différemment son nouveau roman. Cet incipit est une phrase plus longue, mais en cinq lignes Aragon a délimité son champ d'action (une petite ville française) et il définit déjà quelle sera l'atmosphère de son roman : « la chaleur » et « la brutalité ». Voici l'incipit du roman : « **Dans une petite ville française, une rivière se meurt de chaud au-dessus d'un boulevard, où, vers le soir, des hommes jouent aux boules, et le cochonnet valse aux coups habiles d'un conscrit portant à sa casquette le diplôme illustré, plié en triangle, que vendaient à la porte de la mairie des forains bruns et autoritaires.** » Ch1 p51 O.R.C n°11. Il est tout aussi important de souligner l'excipit de ce premier chapitre qui clôturé un vaste panoramique, tout à fait cinématographique, de cette ville de la province française : « **Une odeur douce et pénétrante comme la gangrène sur les champs de bataille. Sérianne-le-Vieux, chef-lieu de canton.** » (Ch1 p53 O.R.C. n°11).

Le ton est donné. Aragon compare l'atmosphère qui règne dans cette ville à une odeur qu'il connaît bien, celle des champs de bataille de la grande guerre. C'est la vie d'une ville de province à la veille de la guerre de 14-18 qu'il va décrire. C'est aussi le pourrissement d'une société faite de dominations et de violences. Aragon - c'est un de ses modes d'expression (voir la Semaine Sainte) - explique la société telle qu'elle est quand il écrit les Beaux Quartiers (1936) par le miroir de 1912-1913, période où se situe le roman.

Dans cette première partie – Sérianne - Aragon croque une multitude de personnages haut en couleurs, citons-en quelques-uns : d'abord le Maire, le docteur Philippe Barbantane. C'est le personnage typique de la III^e République radicale, franc-maçon, esprit fort descendant des Lumières. Les personnages mâles du village se retrouvent au Panier-fleuri, le bordel. Il y a aussi une famille de la noblesse, les Loménie de Méjouis, famille décadente dont la fille Suzanne, joue un rôle de « corbeau » dans le but de provoquer des drames ; les Barrel à la tête d'une usine, une chocolaterie qui donne à la ville cette odeur de gangrène qu'Aragon n'oubliera jamais ; Mestrance, un marchand de couronnes mortuaires et de chapeaux, méchant et veule, qui exploite et abuse de sa servante, Angélique ; la belle Madame Respellière la femme du percepteur, elle déniaisera Armand, le fils cadet Barbantane ; l'amant en titre de Madame Respellière, le docteur Lamberdesc, le médecin de la droite catholique. Une foule de personnages peuple la première partie de ce roman, jusqu'au maréchal-ferrant qui quittera la ville pour le Mexique. On remarquera qu'un autre maréchal ferrant jouera aussi un petit rôle dans la Semaine Sainte. On découvre surtout une main-d'œuvre d'ouvriers agricoles, de petits vigneron et d'ouvriers de la chocolaterie en grève, une main-d'œuvre - déjà immigrée - d'italiens qui vivent dans des baraques à l'extérieur de la ville.

Mais les deux personnages principaux du roman sont Edmond et Armand Barbantane, les fils du couple désuni que forment Philippe Barbantane et Esther Rinaldi, d'origine Corse. « **Un Rinaldi avait accompagné l'Empereur dans l'île d'Elbe** ». « **Esther était une femme emportée, maigre et ravagée par sa propre nature ; à quarante ans elle portait bien plus que son âge. Ses yeux s'étaient encore cavés avec le temps, et cela leur faisait un cerne perpétuel, où l'on s'étonnait de les trouver d'un bleu gris pâle. Elle s'habillait de taffetas noir. A vrai dire, elle n'avait pas**

trouvé dans le mariage les joies violentes qu'elle s'y était promises. La politique et l'ambition lui avaient arraché son homme de fort bonne heure ». (Ch8 p87, O.R.C. n°11).

L'aîné, Edmond (similitude de ce prénom avec celui de l'oncle d'Aragon) par un accord entre les époux, est éduqué dans la philosophie paternelle et prendra un jour sa succession, il sera médecin aussi. Le cadet, Armand, plus sensible et idéaliste, sera prêtre comme le veut sa mère. « **De si loin qu'Armand se souvienne, il y a dans la maison de grands silences, puis des portes qui claquent, des pas précipités, et maman qui sanglote la tête dans les coussins, tandis que filtre, par les jalousies une douce lumière d'or qui vient mourir aux pieds d'ivoire du crucifix.**» (Ch9 p91, O.R.C n°11).

Ces deux adolescents prendront rapidement leur destin respectif en main en brisant le pacte parental décidé en dehors d'eux. Edmond comme Aragon ne terminera pas sa médecine malgré un avenir prometteur. Armand choisira l'action politique et le journalisme (voir le roman les communistes) après sa rencontre avec le prolétariat.

La part biographique dans l'œuvre romanesque d'Aragon est bien cachée mais cette part intime, on la devine sans peine. Cet extrait par exemple : « **Un jour, dans la maison de la rue Longue, Armand avait découvert en furetant tout un paquet de journaux locaux que conservait son père, parce qu'il y avait dedans des articles, des adresses, des discours écrits par lui, et qu'il avait cochés au crayon bleu ou rouge....**» « **La part que son père avait prise à l'expulsion des congrégations fut pour lui la révélation la plus dure.**» (Ch10 p97 et 98, O.R.C n°11). Aragon conservera dans sa bibliothèque un exemplaire des écrits de son père, on sait aussi que Louis Andrieux avait joué un rôle dans l'expulsion des congrégations religieuses en 1903. A l'époque où Aragon écrit son livre, la mort de L. Andrieux est encore proche (1931) et le ressentiment à l'encontre de son père biologique encore vif. Il le restera en fait toute la vie de l'écrivain.

« **Le jardin et l'Eglise commençaient d'être bien étroits pour les rêves d'Armand.**» (Ch10 P99, O.R.C n°11.)

Armand s'éveille à la vie amoureuse et devient aussi le témoin et le confident des amours d'autrui. Le jeune homme veut échapper à cette ville en ébullition. Un personnage épisodique ira au devant de ses rêves...le maréchal-ferrant. « **Là-dessus, un beau jour, il trouva la forge fermée, la ruelle déserte. Des voisins qu'il interrogea lui apprirent qu'Avril avait enfin réalisé son désir. Il était parti dans l'aube du printemps, après avoir soldé à un collègue son vieux fonds de clous et de fers. Il s'était acheté un grand chapeau de paille chez Mestrance, puis il était descendu vers la gare en chantant, c'était tout ce qu'on savait. Un peu du cœur d'Armand avait quitté Sérianne.** » (Ch 10 p103, O.R.C. n°11)

Dans les Cloches, j'avais fait remarquer une certaine similitude entre le personnage de Catherine et un autre personnage féminin du roman « Les déracinés » de Barrès. Ici, c'est la lecture de Barrès qui conduit Armand à la sensualité et à l'abandon de la religion. « **Un camarade de collègue, là-dessus, lui prêta Le Jardin de Bérénice dans l'édition illustrée à 1 fr. 50, et la mystique d'Armand devint follement barrésienne. Barrès justifiait en lui la montée d'une sensualité qui ne se connaissait guère, et catholique par son départ, sa pensée courait à l'apostasie.** » (Ch11 p108 O.R.C. n°11). Bel hommage d'Aragon à Barrès, jamais démenti lui non plus !

« **Armand commençait à trouver la Poésie supérieure à la Religion : elle n'a pas ces ignorances involontaires.** » (Ch12 p115,O.R.C. n°11).

Une belle définition de l'approche et de l'exigence scientifiques de la Poésie chez Aragon. L'humour aussi d'Aragon sur la nouvelle révélation d'Armand : être acteur. **« Pour son imagination friande encore de blasphèmes, les feux de la rampe remplaçaient doucement la lampe de l'Adoration perpétuelle. »** (Ch13 p117 O.R.C. n°11).

Armand en rupture avec son milieu se tourne...vers un adversaire politique de son père, le socialiste Vinet. **« Dans cette ville pourrissante, il n'y avait pas âme qui vive pour Armand. Il imagina de parler à Vinet, le candidat socialiste. »** (Ch19 p153 O.R.C. n°11).

Cette rencontre avec le candidat socialiste, aussi limité que son père, ne peut satisfaire Armand. Ce n'est sans doute pas innocent en 1936 de la part du journaliste communiste Aragon.

Sérienne se prépare en effet à une campagne électorale. Notons qu'Aragon, adolescent, participera à l'une ou l'autre campagne électorale de son père et de l'oncle Edmond.

Il est intéressant de livrer in extenso quelques longs passages typiques de Sérienne pourrissant sous une chaleur sensuelle. Armand connaîtra l'amour dans les bras de Madame Respellière : **« Une chaleur de tonnerre de Dieu. Sous la poussière crayeuse, la rampe du boulevard montait vers la ville au-dessus de la rivière asséchée où les pierres d'un gué avaient l'air des colonnes détruites d'un Pompéi miniature. Sérienne dormait en plein jour derrière ses persiennes closes, comme une nuit artificielle au cinéma. Dans une maison, une jeune fille s'exerçait au violon, avec une phrase toujours recommencée. Les affiches électorales bariolaient inexplicablement cette île déserte. Le soleil pesait sur la tête d'Armand comme un genou. A une petite fontaine, le jeune homme se lava le visage, et ouvrant sa chemise y fit couler sur son corps le jet d'eau froide. La Grand' Place était déjà prête pour la fête du lendemain. Manège et balançoires attendaient sous des bâches de toile verte passée. Des roulottes dételées, les bêtes attachées à un platane, et près de la fontaine, des forains penchés sur l'eau, solides et sombres, avec des femmes dont l'une allaitait une petite chose goulue. Dans le café, quelqu'un s'exerçait à des caramboles, on entendait le choc clair de l'ivoire. Les platanes, comme des êtres écorchés, grillaient en expiation des péchés des hommes. Ils faisaient près des maisons des couloirs d'ombre sèche que suivit Armand jusqu'à la maison Coquelombe, où habitait le perceur. Les notes très lasses du piano s'interrompirent quand il laissa retomber le marteau de la porte ouverte, des pas traînèrent dans la profondeur du logis, et une voix de femme demanda : « Qui est là? » d'une façon chantante d'étrangère, puis le rideau de perles de bois se divisa sous une main blanche, avec un bruit tintant et léger. Une robe chinoise, d'un bleu vif, avec de grands oiseaux jaunes et des fleurs longues, révéla Thérèse. »** (ch24 p178 O.R.C. n°11)

On remarquera la robe d'intérieur très « modern style » de Thérèse. Aragon évoquera ailleurs dans le « Roman inachevé » le monde sombre et violent des forains.

Le Docteur Barbentane afin de ne pas compromettre son élection tiendra secrète jusqu'après le vote, la mort d'un immigré italien intervenue au cours d'une rixe avec un membre de la milice Pro Patria.

C'est l'occasion pour Aragon de nous écrire une scène de foule dont il est friand dans le Cycle le Monde réel et dans la Semaine Sainte. Une phrase longue, toute en variations, une écriture très symphonique dont le but est de toucher le lecteur et surtout de dénoncer une inhumanité.

Je vais la reprendre in extenso car elle est un modèle du genre.

« C'est alors qu'on perçut, venant des bas quartiers, une espèce de rumeur, et comme l'haleine d'une foule. Cela grondait on ne sait d'où, du ventre peut-être, comme un borborygme inattendu dans la fête. On ne l'avait pas d'abord saisi à cause des musiques, de la

gaîté, des plaisanteries, des lumières et des balançoires. Tout continuait d'ailleurs comme quelques minutes auparavant. Mais un peu partout des gens s'étaient mis à écouter, à écouter croître cette marée comme un secret de la terre. Cela s'enflait sans se préciser jusqu'au moment où la masse même des rieurs, des joueurs, se sentit comme figée face à face avec une autre masse qui suintait des rues et des pavés, qui semblait sortir des maisons, une foule sérieuse et compacte, qui n'avait ni confetti, ni serpentins, ni armes, ni drapeaux. Car on eût préféré n'importe quoi à ce silence, à ces épaules serrées, à ces poings de lutteurs, à ces visages où se peignaient l'indignation et l'horreur. Qu'y avait-il ? Les balançoires continuaient leurs grands gestes vers le ciel, le manège tournait, la musique couvrait les battements des cœurs avec sa voix de caf'conc'. Qu'est-ce que tout cela voulait dire...

Il y avait là ceux qui cassent les pierres sur les routes, ceux qui déchargent les légumes, ceux qui pendent les quartiers de viande aux boucheries, ceux qui mènent dans la nuit et le matin des charrettes chargées d'oignons et de fruits mûrs, ceux qui montent sur les toits comme des acrobates, ceux qui suspendent les fils télégraphiques, les ravaudeurs des choses vulgaires, ceux dont les mains sont pleines d'échardes, ceux dont les yeux sont blessés perpétuellement par les feux des forges, ceux dont les bras et la nuque se déformèrent sous les charges pesantes, ceux qui crèvent la terre pour y enfouir l'eau et l'électricité, ceux qui soignent la peau monstrueuse des routes, ceux qui vident les poubelles et ceux qui promènent dans la nuit nauséabonde les énormes tinettes ou la pompe qui souffle à la canule des maisons, ceux qui cousent, accroupis, le cuir ou la laine, des hommes et des femmes qui savent ce que c'est que la faim, aux dents mal tenues, à la force qui fait contraste avec le rapide vieillissement, des jeunes qui n'ont pas le temps de remarquer leur jeunesse, les ouvriers de la fabrique, les femmes de la manutention, des cheminots, des carriers de par-derrière la ville, des charroyeurs, des journaliers de la campagne, des hommes qui se louent, qui se vendent, qui se tuent, des hommes de toutes les tailles et de tous les horizons, sans ordre, les petits et les gros, les grands et les maigres, des Provençaux et d'autres venus de loin, métissés de tous les coins de la France, de tous les hasards du travail, comme les cahots des rues, et des Italiens rageurs et noirs, et des Luxembourgeois tombés là Dieu sait comme, des Suisses, des fronts marqués, et de jeunes yeux révoltés, et des poitrines puissantes, et des bras de tombeurs, des bras presque uniformément musclés, en dépit de l'âge, de la jeunesse, de la vieillesse, des bras énormes, des poings disproportionnés, où, bleu pâle, grimpaient des tatouages, des cœurs, des serpents et des entrelacements, ceux qui bâtissent, ceux qui défont, dont le corps a gardé quelque chose des murailles issues d'eux-mêmes, du fer qu'ils plient ou de la chair qu'ils débitent dans les abattoirs.

Il y avait là tous ceux sans qui les autres, ceux qui les regardaient venir, seraient morts de faim au milieu d'un univers sauvage, nus, et dans leurs excréments. Et ceux qui les regardaient venir n'avaient jamais été plus laids, plus peureux, et plus drôles. Drôles comme des puces savantes qui regarderaient des chiens. A leur tête marchait, une femme, une femme muette et sans couleur, avec des gosses, trois, dans les bras un bout de chiffon, aux yeux encore émerveillés de toutes les flammes, et deux dans les jupes, cinq et trois ans, des hommes qui ne pleuraient pas, noirs, contre leur mère. Et au-dessus d'eux, les balançoires faisaient dans les quinquets de la fête de grands signes d'ombre affolés. » (Ch26 p208 et 209, O.R.C.n°11).

Aragon dans ce morceau de bravoure fait exploser la violence de son indignation contre la classe des exploités et des indifférents au drame qui s'est joué, il dénonce l'hypocrisie et la lâcheté de cette ville qui cuit sous le soleil et s'amuse. Aragon dans une très longue phrase fait défiler, dans la dignité, une foule de gens du peuple et de tous les métiers : le prolétariat.

La fête sera encore endeuillée par deux drames. Angélique abandonnée par son jeune amant et chassée de la maison Mestrance se pendra dans un lieu à l'écart du village où elle cachait ses amours. Armand qui a amené sa conquête Mme Respelière à cet endroit, la découvre et coupe la corde pendant que Thérèse s'enfuit...

Lorsqu'Armand rejoint le centre du village, Thérèse l'a déjà remplacé par un militaire, le fils Loménie, et s'exhibe devant tous sur le manège.

L'humour d'Aragon se fait mordant.

« Les vaches couraient après les cochons et les cygnes. Il y avait de grands coups de cymbales, et les jambes de Thérèse, ces jambes célèbres à Saïgon, sortaient de la jupe, comme par hasard prise et relevée par le pommeau de la selle. Suzanne regardait autour d'elle avec des yeux de panique. Armand savait-il ? Pourquoi lui racontait-il ça? Il parlait assez bas, tout près d'elle, il parlait d'Angélique, et de la mort. Chaque mot, plein de la décomposition et d'un sentiment terrible, entraînait en Suzanne comme une accusation précise, affolante. Ce n'était pas le remord qui la saisissait, mais la peur....Le manège en s'arrêtant déversa toute sa troupe titubante qui regagnait le sol avec des rires blancs. » (ch 27 p220, O.R.C.n°11).

Les drames se précipitent en cette fin de 1^{ère} partie du roman. Outré par la conduite de sa femme, le percepteur, ivre, la gifle et se bat avec le militaire. **« Alors quelque chose brilla dans sa main. Une lumière sèche comme le bruit. On ne comprit pas d'abord, à cause du tir. Le percepteur Respelière était tombé dans les pieds mêmes d'Armand, et il se tenait le ventre en criant.**

La fête était finie cette fois, pour ce soir-là. » (ch 27 p221 et 222, O.R.C.n°11). Le journaliste Aragon achève par ce « fait divers » la partie Sérianne de son roman.

Deuxième partie : Paris

« Au-dessus de la ville, une roue tourne avec ses wagonnets bizarres, bizarrement équilibrés, dans un quartier de terrains vagues, qui se meurt parmi des jardins et des casernes. Les maisons neuves s'organisent en une cité hostile avec des noms de musiciens à leurs plaques bleues. Les façades sont aussi fermées que le macadam des rues. Des femmes d'officiers passent très vite sur les trottoirs, des domestiques avec des filets à provisions. C'est l'hiver gris-perle, sec, et tintant de talons Louis XV. Puis, par les avenues très longues et qui sans doute en été derrière ces grilles auront de la verdure, s'ouvrent des courants d'air sur un monument dédoré qui évoque au loin le fantôme de la gloire et de ses vicissitudes : les Invalides, nom qui revient du fond des âges, comme une menace et comme un remords ». (ch 1 p 225, O.R.C.n°11).

Remarquons dans cet incipit de la deuxième partie, Paris, le même verbe pronominal (se meurt) qu'à l'incipit de la 1^{ère} partie. La rivière pour Sérianne a fait place à un quartier de terrains vagues. Le Paris de la naissance et de la jeunesse d'Aragon était proche de la campagne avec des terrains vagues et les anciennes fortifications encore apparentes (voir le recueil Le roman inachevé).

Soulignons aussi à la fin de ce paragraphe le symbolisme des Invalides : représentant institutionnalisé des guerres passées et à venir et de leurs victimes. Le pacifisme d'Aragon transparaît dans ces lignes.

Suit dans ce 1^{er} chapitre une description lyrique, teintée d'ironie des beaux quartiers de Paris. **« Dans ces parages de l'aisance, on voudrait tant que tout fût pour le mieux dans le meilleur des mondes ».** (ch1,p 227, O.R.C. n°11). Après la description des beaux quartiers, le 1^{er} chapitre se termine par une phrase éblouissante de rythme et de beauté sonore. Ce passage clôt l'introduction à la seconde partie par l'évocation du Paris populaire et de la

banlieue. **« Paris...Mais au nord, à l'est et au sud, Paris commence et dort, pesamment, écrasé, sans rêves, à perte de vue, Paris, chair vannée, maisons, hommes sans toits, bicoques, fortifications, zone, Paris, Paris qui se poursuit au-delà de lui-même dans la suie et le bric-à-brac, dans le désordre pauvre des faubourgs, des chantiers, des usines, de Paris qui s'effile dans sa banlieue interminable, où les édifices espacés surgissent des débris d'un monde de palissades et de démolitions, Paris qui fait autour de lui-même de grands moulinets blancs de routes, qui s'étire à travers des cités de sueur, vers une campagne pelée, comme un souvenir du bonheur. »** (ch1, p228, O.R.C.n°11).

Les deux frères, Edmond et Armand Barbentane, vont prendre leur destin particulier en main. Edmond fait sa médecine à Paris et s'éloigne de plus en plus de son père, lui aussi à Paris pour sa carrière politique. Un père qu'il méprise de plus en plus. **« Edmond ne voyait guère son père qu'à dîner. Les cours avaient repris. Le jeune homme se jetait à l'étude avec toute la fureur dont il était capable ».** (ch 4 p246 O.R.C. n° 11).

Il s'oppose à son père jusque dans son tempérament profond. **« Edmond était devenu singulièrement chaste. Non point par simple application. La présence de son père à Paris et, probablement, les idées que celui-ci se faisait de la vie d'étudiant l'y poussait par défi. Nous ne sommes pas ce que ces gens-là imaginent. Tout de même il dînait avec le docteur : une rude économie. A midi, en sortant de la Charité, il se contentait d'un café-crème avec des croissants, au bar qui faisait le coin de la rue Cujas et du boulevard.»** (ch 4 p247 O.R.C n°11). Souvenirs autobiographiques d'Aragon qui connaissait la dèche et s'est souvent contenté dans sa jeunesse d'un café-crème pour repas ? Cette description de salle de dissection fait aussi d'Edmond un double d'Aragon : **«Edmond se vengeait mentalement sur la pauvre vieille pauvre maigre, sans dents, aux yeux révoltés, qu'ils étaient quatre à dépiauter minutieusement par les membres, tandis que dans le ventre ouvert et vidé, marinaient les trousseaux. Pour la tête, on s'était disputé déjà, on la jouerait à la manille. Edmond s'intéressait aux muscles de la face, évidemment c'est plus facile sur un homme, mais l'agréable de cette bonne femme-là, c'est qu'elle était bien sèche, sans graisse, et proprement injectée. Elle n'avait pas dû bouffer grand' chose dans les derniers temps de sa vie. »** (ch 5 p 248 O.R.C.n°11). Il y a la précision cynique du carabin dans cette description.

Edmond, homme à femmes, ne reste pas chaste très longtemps et fait la conquête de la femme de son chef de service, le professeur Beurdeley. Edmond est ainsi introduit dans la haute société parisienne. **« Le professeur Beurdeley habitait une maison du quai Conti qui donna le vertige du luxe à son externe ».** (ch 5 p249 O.R.C. n°11). Dans ce milieu, Edmond rencontre la grande actrice Réjane et le couturier Charles Roussel pilotis du couturier et mécène Jacques Doucet qu'Aragon ne ménage pas.

Armand fait sa philosophie au lycée d'Aix et fera son droit. C'est du moins le souhait de son père puisque la prêtrise est abandonnée. **« Au vacances du Jour de l'an, il(Armand) retrouva Sérianne, et sa mère, le docteur à Paris pour affaires, et le Café des Arts où le billard se passait bel et bien de Respeillière, Mestrance toujours bon pied bon œil après tout. Pierre, recalé à son bac, menait une vie de chien, son père sur le dos, et récitait du Vielé-Griffin et du Van Lerberghe.»** (ch 10 p274 O.R.C. n°11).

Charles Van Lerberghe est un Parnassien et un Symboliste bien oublié aujourd'hui. C'est un gantois, né le 21/10/1861, et dont la carrière littéraire fut essentiellement poétique. Il sera le condisciple au Collège Sainte Barbe de Maurice Maeterlinck. Il écrira notamment un poème à L'Immaculée Conception – un recueil de Breton et d'Eluard porte humoristiquement ce titre – on

conçoit bien que, chez les surréalistes et Aragon, les symbolistes ne soient pas en odeur de sainteté !! Signalons son œuvre maîtresse, La Chanson d'Eve publiée en 1904. Cet admirateur de Mallarmé et de Rodenbach meurt en 1907. C'est donc un auteur rare qu'Aragon cite dans son roman pour illustrer une littérature à contre-courant du modernisme... à venir, du surréalisme et bien sûr du réalisme qu'Aragon revendique dans tous ses écrits, désormais.

Si Armand Barbantane est le personnage qui conduit le roman dans sa première partie « Sérienne », le parisien Aragon fera la part belle à son frère Edmond dans la deuxième et la troisième partie du roman, même si Edmond est condamné moralement et politiquement par l'auteur. Mais on n'empêchera pas Aragon, dans toute sa carrière littéraire, de se montrer magnanime et proche de ses personnages. La caricature, sauf exceptions rares, n'est pas son genre d'expression.

Edmond travaille sa médecine d'arrache-pied. Mais la médecine est un dérivatif, il souhaite en fait échapper à l'emprise de sa famille. Sa personnalité, plus complexe que celle d'Armand, est partagée entre l'ambition et la paresse. **« Dans le champ de statues de la cour du Carrousel, Edmond traînassait, lisant et relisant ses questions d'anatomie pour la conférence d'internat. Il avait la cervelle à éclater, des préoccupations absurdes s'y chassaient comme des images. L'ambition et la paresse, la douceur inaccoutumée de février, et cette espèce d'emballement, comme le sport, qui lui faisait apprendre des pages et des pages, et se les répéter tout bas, contrôlant sur sa montre le minutage de son débit. ... Comme il aurait bien laissé tomber tout ça pour une partie de boules! Les Tuileries auraient fait un joli terrain, là, sous les arbres encore sans feuilles ; ça valait le boulevard, à Sérienne. En même temps, une expression un peu méprisante de son professeur de pathologie externe, le brillant Desplat, qui serait des hôpitaux à trente ans, c'était sûr, le tenaillait comme une menace. Sa carrière, nom de Dieu, il ne serait jamais foutu de faire sa carrière ».** (Ch 12 p11 O.R.C.n°12)

« Il était merveilleusement seul, et effrayé de presque chacun de ses mouvements, saisi de l'arbitraire de toute activité, tenté par tout, ne faisant rien, qu'apprendre, qu'apprendre. Et l'épouvantable était de n'être pas sûr de retenir, et pour apprendre de laisser passer l'heure, l'occasion attendue qui aurait ouvert devant lui une route plus rapide, vers ce qu'il désirait confusément, qui n'était ni la gloire, ni le bonheur, ni la richesse, mais un peu de tout cela, et l'amour, et le luxe, et une espèce d'atmosphère théâtrale, comme à l'Opéra, quand le rideau bouge, et dans la fosse préludent désordonnément les violons et les flûtes. » (ch 12 p13 O.R.C n° 12).

Edmond dans ces deux extraits ressemble comme un frère à l'Aragon étudiant en médecine des années 1918-1921. Si Aragon – ses anciens condisciples lui prédisaient une grande carrière – n'est pas devenu médecin, il a fait une carrière d'écrivain qui restera un hommage pour la littérature française du XXème siècle.

L'idéal d'Edmond Barbantane c'est Bel ami de Maupassant. **« Il venait une fois de plus de relire Bel ami ».** (ch14 p22 O.R.C. n°12).

Edmond se lance donc dans la galanterie. Les études d'Edmond se situent dans une période précise de l'histoire de France : la veille de la première guerre mondiale, la loi des Trois Ans, loi du nationalisme guerrier qui aboutira à la boucherie de 14-18.

Ainsi que dans les Cloches de Bâle, le roman bute sur le 1^{er} conflit mondial comme un présage du 2^{ème} conflit qui s'annonce.

Si « Les Beaux Quartiers » est un livre sur une vision réaliste des années qui ont prélué à la 1^{ère} guerre mondiale, on oublie généralement que c'est aussi un roman d'amour. Moins célèbre certes

que le roman « Aurelien » qui suivra dans la série du Monde réel. Mais comment dénier ce terme aux Beaux Quartiers à travers la passion qui va se nouer entre Edmond et Carlotta, la maîtresse entretenue par l'homme d'affaires Joseph Quesnel. On connaît par le menu les circonstances de la rencontre entre Elsa Triolet et Aragon en novembre 1928, on sait beaucoup moins de choses des rencontres d'Aragon avec les autres femmes de sa vie, pour n'en citer que deux : Elisabeth Eyre et Nancy Cunard. La cristallisation de l'amour chez Aragon se retrouve dans cet extrait de la rencontre entre Edmond et la jeune femme qui va orienter sa vie, dans le plaisir et le luxe. C'est sans doute la vie qu'Aragon aurait vécue si ses amours pour Elisabeth et Nancy avaient duré.

« Une grande fille blonde, c'est tout d'abord ce qu'Edmond en avait pu voir. Elle avait une espèce de charme animal fait de mobilité. Le teint mat comme une brune, et les yeux noirs, peut-être pas très droits, sous le casque d'or des cheveux, aux confins de la rousseur. Elle se coiffait comme toutes les femmes alors, les cheveux tirés en arrière, et la masse portée au-dessus de la tête avec une frange sur le front. Quand elle penchait ce cou flexible, et plus fort qu'on ne l'attendait, le soleil jouait dans les frisettes des petits cheveux sur la nuque. Un mélange incroyable de violence et de douceur : très enfantine, avec une petite bouche cruelle, qu'un rien pinçait méchamment, et des dents claires comme le rire, sur son visage aux traits petits passaient des vagues de sentiments qu'on craignait qui ne fussent point des caprices. Elle s'allumait ou s'éteignait d'un coup, sur une phrase, ou quelque idée dans cette tête folle ; et c'était une transformation comme chez les autres femmes il n'en vient que pendant l'amour. L'œil s'embuait, toute la peau se mettait à vivre, le désir, le désir fou rougissait jusqu'au lobe minuscule de l'oreille qui s'échappait sous une mèche roulée. » (ch17 p 35 O.R.C. n° 12).

Subjugué par la vision de Carlotta, Edmond continue ses études à contrecœur et poursuit une liaison avec la femme de son patron qui s'est éprise de lui à la folie. Sur le thème du double Edmond-Louis, je tiens à relater ce témoignage devant la Société académique de l'Aube en février 1983 d'un condisciple d'Aragon, le Dr Marcel Hurez. Témoignage très intéressant qui nous fait découvrir les facéties et l'humour d'Aragon aux dépens du directeur de l'hôpital.

« Ce calamiteux directeur avait le crâne déplumé, le pif écarlate et l'haleine forte. Il était affublé d'une femme plus jeune que lui et que les mauvaises langues disaient assez volage...Il avait, d'autre part, la curieuse et imprudente habitude de ne pas relire les notes de service qu'il avait dictées et qu'on soumettait à sa signature...Un jour Louis Aragon eut l'insolence de lui faire signer le papier suivant, dont je vous garantis l'authenticité : « Je soussigné, Directeur de l'hôpital Broussais, autorise Monsieur Louis Aragon, externe dans le service de chirurgie, à coucher avec ma femme. » Je ne sais si Aragon s'exécuta. Ce que je sais c'est que le canular, épinglé en salle de garde, fit notre joie pendant plusieurs jours. » (in **L'Humanité Hors-Série février 2008**). Cet épisode humoristique peut avoir inspiré à Aragon la liaison tragique d'Edmond et de Me Beurdeley.

« Elle força même Edmond à prendre des leçons de tango ». (ch18 p42 O.R.C n°12). Il est également attesté qu'Aragon était un excellent danseur lorsqu'il fréquentait les boîtes de nuit avec Nancy Cunard.

Armand pendant ce temps se fait renvoyer du lycée d'Aix lorsque sa liaison avec une « laveuse de vaisselle » de l'établissement est découverte. On remarque que les amours d'Armand sont populaires et dépourvues de la luxure qui caractérise les amours d'Edmond et de Carlotta. Au cours d'une violente altercation avec son père, Armand - qui lit l'Humanité de façon ostensible - quitte le domicile familial et se retrouve sur les pavés de Paris avec 10 francs en poche. **« Il dit à voix haute : « Six jours du salaire d'Yvonne » et rigola. Il entraînait enfin dans l'aventure ».** (ch21 p60 O.R.C. n°12). Cette phrase souligne l'importance de la valeur de l'argent dans le chef du futur rédacteur à l'Humanité que sera Armand dans le roman les Communistes.

Edmond a aussi des soucis d'argent mais c'est pour tenter de ne pas être constamment à la charge de Carlotta. Edmond est reçu dans le salon de sa maîtresse quand son protecteur, le financier Joseph Quesnel n'y est pas. Une belle description est donnée par Aragon de cet intérieur art nouveau. «Le modern style d'où je suis» dira Aragon.

« Il fallait voir comment tout cela était meublé. Cela s'était fait d'un coup, évidemment, mais M. Joseph Quesnel avait du goût. Il était fier surtout de la salle à manger, qui était du dernier style : les tentures d'un violacé qui s'harmonisait avec les bois coloniaux légèrement marbrés, si difficiles à réassortir pour les petits fauteuils, pas de chaises, surtout pas de chaises! La table et le buffet-desserte rond, large et bas, avec son étage de glace. Des miroirs étaient pendus si haut, mais penchés, qu'on ne s'y voyait qu'une fois assis à table. Les coussins d'un bleu vif, comme le chemin de table et les écuelles à fruits. Sur le tapis cloué, un peu plus clair que les murs, il y avait une carpe où se mariaient, modernes, et le bleu et l'amarante. Au-dessus du buffet un panneau décoratif très propre à une salle à manger, puisqu'il était fait d'une tapisserie où l'on discernait des vignes et des grappes, avec un lointain de parc versaillais tirant au rose, et quelques touches bleues sous les feuilles.

Pour le salon, Carlotta avait tenu au Louis XV doré, avec Aubusson, un lustre à pendeloques et des stèles de marbre où perchaient des grès flammés représentant des dames nues dans leurs longs cheveux, agonisant dans des vagues ou surgissant d'iris, dans des tons dégradés vert, bleu électrique et pourpre, le tout du pur style métro. Puis elle s'était lassée d'imposer ses vues à M. Joseph Quesnel pour le petit salon aux boiseries d'un bleu soutenu, pannelées de soie souci, avec, à la frise, un dessin moderne de myosotis. Un tapis, une merveille! Marine, avec des bouquets réguliers jaunes et rouges, du genre bulgare. Pas de lustre ici : dans les coins des corbeilles de verre couronnées de fruits de cristal de couleur, éclairées intérieurement. Mobilier de bois laqué bleu décoré de petites roses, avec toutes sorte de fourre-tout, liseuses, vide-poches, les chaises dans un mouvement un peu Directoire, un peu Munich, enfin vous voyez. Il y avait au mur un petit Bonnard, dans un cadre bleu, et un Odilon Redon, des fleurs à fond d'or, bien entendu. Par une glace sans tain de ce boudoir moderne, on plongeait dans le salon voisin qui apparaissait avec tout son mauvais goût à l'italienne, comme une sorte de paysage fantasque, une grotte dix-huitième hantée de fantômes mil neuf cent. C'était sous cette glace qu'il y avait un sofa profond dans lequel Edmond Barbantane devint l'amant de Carlotta, sous le regard d'un petit chat siamois beige-blanc, qui se léchait ses bottes noires. (ch22 p66 et67 O.R.C. n°12).

Voilà une description d'intérieur digne du Nana de Zola. Le petit salon de Carlotta est un écrin que l'on pourrait qualifier de style Horta, il devient le point de chute de la passion qui va unir les amants jusqu'à la fin du cycle du Monde réel. La trouvaille d'Aragon est d'avoir inscrit cette passion dans la durée. Le côté lumière d'Edmond c'est « qu'il aime » et sur ce point, il ne triche pas. Néanmoins cet amour se paie au prix fort : **« Edmond éprouva l'humiliation profonde de n'être pas l'homme qui paie. »** (ch24 p70 O.R.C. n°12). Ce sentiment, Aragon l'a également éprouvé dans sa relation avec Nancy Cunard.

Ce que lui envoie sa famille ne permet pas à l'aîné des Barbantane de rivaliser avec le train de vie de son amante. **« La famille, c'était ce qui envoyait chaque mois de quoi vivre et, sans aucune sentimentalité ni mensonge hypocrite, c'était là quelque chose avec quoi il était bon de ne pas se brouiller. »** (ch25 p76 O.R.C n°12). Alors quand Armand débarque sans le sou chez son frère...il tombe plutôt mal. Armand, en pleine dèche, déambule dans Paris le ventre creux. Il se retrouve près des Halles : **« Sous la marquise de verre du magasin (Spécialité d'œufs), allongés dans des journaux, il y avait des paquets d'êtres roupillant la tête enfouie dans les**

encoignures. En marge de toute cette nourriture verte et blanche, l'ombre ainsi crevait de faim et de sommeil. Les esclaves puissants du Paris qui mange semblaient ne pas voir leurs frères déchus à force de misère. Ils circulaient là-dedans, prenant seulement garde de ne pas mettre leurs pieds solides sur ces corps, comme ils eussent évité des excréments. » (Ch26 p80 O.R.C. n°12). On remarquera que cette description réaliste et dure des déchus de la vie parisienne, pourchassés et brutalisés par les agents de police est très éloignée de la description idyllique des richesses du Ventre de Paris de Zola.

Par hasard ou comme par prédestination, Armand se mêle à une manifestation contre la « loi des Trois Ans » (de service militaire).

Un abîme s'ouvre entre les deux frères sur deux visions opposées de la société.

Armand se trouve parmi la foule au meeting de Jean Jaurès. C'est l'occasion pour Aragon de faire une description lyrique de cette manifestation et comme il le fera plus tard pour la Semaine Sainte, de projeter sa vision politique dans l'Histoire, de prendre des événements du passé et de les ramener au présent, nous rendant tous leurs enseignements. A la fin de ce chapitre, Aragon évoque les bouleversements sociaux d'après la 1^{ère} guerre jusqu'à la période actuelle (1936) et la prise de conscience de sa force par la classe ouvrière.

De ce chapitre cet extrait sur Jaurès : **«A la descente de la vieille auto qui l'avait amené, le tribun, avec son melon, et sa poitrine barrée de l'écharpe tricolore des parlementaires, avait été emporté par la foule dans une espèce d'élan qui le plaçait au sommet de l'histoire, à ce poste qu'il n'a quitté que pour mourir, et d'où il domine ces années de l'avant guerre, ces derniers jours de l'illusion : dix mille hommes comme un seul s'étaient emparés de lui et le charriaient à la façon des fleuves, ils le portaient au pavois de la lutte contre la guerre, à cette minute où le poing levé de l'orateur, qu'immortalise une photographie, marque de la grandeur de son geste, de la dignité de sa protestation, une époque entière, sauvegarde l'honneur d'un parti pourrissant où s'entendent déjà les paroles lassées des traîtres, les à *quoi bon* qui, Jaurès Mort, emporteront le bateau à la dérive. Jaurès, Jaurès ! La clameur bat la terre dure, et remonte jusqu'aux tonneaux de bière sur les hauteurs. Le Sacré-Cœur, dans le lointain, luit avec l'éclat menaçant des dents serrées. Sur des routes éloignées, les pas martelants d'une troupe à l'exercice, derrière les grilles de Paris et dans les rues avoisinantes embossées, les cuirassiers, les fantassins, la garde sur le pied d'alerte, et vers l'ouest, souvenir de la guerre d'autrefois, le Mont-Valérien qui regarde avec étonnement la Tour Eiffel, tout cela semble, avec le recul des années, n'être plus que le fond d'un décor, l'accessoire d'un portrait, dont l'essentiel est cette figure de Jaurès, un homme gros, vieilli, déjà poussif, sanguin, avec sa barbe sel et moutarde, son torse de lutteur, et son ventre de bourgeois, son écharpe tricolore et son cœur rouge, ses erreurs et sa grande inspiration populaire, Jaurès, qui ne serait rien seul, mais que porte la force ouvrière, au-dessus des têtes, au milieu des drapeaux brandis, entre les bras levés, comme un drapeau vivant, le drapeau de la vie, contre la guerre. Il est trois heures. Jaurès atteint la tribune sur la pente de la butte qui est au-dessous de celle de la Fédération communiste anarchiste. Armand, comme le veut le hasard, est tout près de cette tribune, mais il n'entend pas d'abord, devant le pavois des drapeaux rouges, le premier orateur, un certain Renaudel, auquel il ne trouve pas grande allure, parce que les chants venus de partout mettent du temps à s'éteindre, et déjà l'on voit, aux autres estrades, s'agiter des hommes qui doivent parler; et de plus bas, à la tribune numéro deux, quelque chose de grand comme l'enthousiasme reflue, autour d'un groupe serré sur les planches, où paraît un vieillard : « Vive la Commune ! »..... » (ch29, p101 O.R.C. n° 12). Tout ce chapitre 29 est à lire comme exemple de littérature militante chez Aragon.**

Armand, comble de malchance, se fait subtiliser sa montre et son maigre argent dans un hôtel de passe. La fin de la deuxième partie « Paris » scelle la désunion définitive des deux frères. Edmond est totalement accaparé par son amour, réciproque, pour Carlotta laquelle lui fait connaître également le plaisir du jeu.

Troisième partie : « Passage-Club »

La troisième partie des Beaux Quartiers nous plonge dans l'univers interlope des boîtes de nuit et surtout des cercles de jeux. Carlotta fait découvrir à Edmond ce monde de la nuit où l'argent se gagne et se perd autour d'une table en quelques heures. Edmond est ébloui par ce milieu et conscient en même temps de sa pourriture et de sa dangerosité. Edmond fera donc la connaissance de personnages inquiétants : une population mêlée attirée par l'argent et le luxe.

Soulignons la similitude des lieux : le Passage Club se situe à une sortie du Passage de l'Opéra, haut lieu du Surréalisme et magnifiquement décrit par Aragon dans Le Paysan de Paris. Cette partie du roman est en prolongement du Paysan et non en opposition, stylistiquement parlant.

Comme dans les deux premières parties du roman, l'incipit campe sobrement et efficacement le décor.

«Le Passage-Club tenait son nom de ce qu'il avait une sortie sur le passage de l'Opéra par une porte aboutissant en haut d'un escalier droit, sur lequel s'ouvrait à gauche un hôtel meublé. Il occupait l'entresol de l'immeuble donnant sur le boulevard. Sa principale entrée était à l'autre bout du local, débouchant dans le couloir du théâtre Robert-Houdin. Quand on arrivait par ce bout-là, on était reçu par une sorte de valet en habit assez élimé, et qui n'avait jamais l'air très bien rasé par nature, parce qu'il avait *le bleu*, vous savez, ce genre de barbe qui laisse un reflet ; et avec ça une tignasse de marchand de marrons faisant une pointe malheureuse sur le front presque jusqu'aux yeux. On l'appelait Pedro par plaisanterie.» (ch1 p151 O.R.C n°12.)

On fait connaissance, dès ce premier chapitre, avec le directeur de l'établissement à l'image de ce monde frelaté. **« De temps en temps passait un homme à teint bistre, avec de petites taches bleues aux tempes et les cheveux presque blancs, qui regardait si tout se passait correctement. Il avait toutes les dents en or, et des mains étroites et petites. Des yeux trop hauts, remontés dans le front. C'était M. de Cérésolles, qu'on appelait M. le baron, le directeur du Passage-Club, dont on savait qu'il avait fait jadis le même métier dans un casino de la Côte. Il connaissait tout le monde par son nom, tout de suite. Le premier soir, il appela Edmond *docteur*.»** Ce personnage ambigu peut faire penser au grand père maternel d'Aragon, également patron de casino et qui abandonna sa famille.

La description des clients du lieu : **«Les femmes les plus soignées trahissaient pourtant leurs rides, l'inquiétude de la perte et du gain probablement leur retirait la liberté d'éblouir. Les hommes âgés gardaient dans leur air respectable quelque chose de pas net, comme une rousseur de fumée dans la barbe.»** (ch1 p 154 O.R.C n°12).

Carlotta brille dans cet endroit, éprouvant la jalousie de son amant. **« Edmond éprouvait une morsure affreuse, une angoisse de tout cela. Mais, il n'eût su dire pourquoi, en même temps, il aimait cette jalousie.»** (ch 1 p155 O.R.C. n°12).

Edmond éprouve pour le jeu un engouement sensuel, à la fois d'attraction et de répulsion.

« La fièvre du jeu avait donné à Carlotta plus d'emportement et de pathétique dans les caresses, que même l'ardeur des premiers jours. Il y eut de cela, tacitement, pour ramener le couple au Passage-Club. Il y eut aussi, chez Edmond, la découverte du hasard. La disqualification de l'argent, de cet argent haï et aimé, dont il sentait le besoin et la dépendance. Ce perpétuel pile ou face, l'engagement sur une carte de sommes pour lesquelles, la veille encore il se sentait une rapacité sordide, tout cela le libérait, lui donnait le sentiment que le large donne aux terriens qui vont pour la première fois sur la mer. En même temps, il y avait l'espoir fabuleux du gain. On connaît cette chance immanquable des novices aux tables de jeu. Elle ne fit pas défaut à Edmond. » (ch1 p156 et 157 O.R.C.n°12).

« Edmond, avec ce costume gris clair qui avait fait sensation sur le docteur, s'était commandé un habit, et un nouveau smoking. » (ch2 p160 O.R.C n°12). On peut faire un nouveau parallèle Edmond-Aragon, en voyant des photos de Nancy et de Louis en habit de soirée.

Un receleur, M. Alexandre, aux fréquentations louches et dangereuses, propose un soir un collier de diamants à Edmond...il reconnaît le collier de Mme Beurdeley. Peu de temps après, on retrouve Mme Beurdeley assassinée dans des circonstances atroces !

« On avait identifié la femme en morceaux du canal Saint-Martin : c'était l'épouse d'un professeur de la Faculté de Médecine, le professeur Beurdeley. » (ch5 p173 O.R.C n° 12). Deux remarques sur la fin tragique de Mme Beurdeley : Aragon, journaliste à l'humanité, rencontra sur plusieurs affaires criminelles, le Dr Paul, médecin légiste, en particulier celle d'une femme découpée en morceau par son mari, ordonnateur des pompes funèbres (voir à ce sujet « La suite dans les idées). Une deuxième remarque : dans le roman de Barres « Les déracinés », le personnage d'Arsinoé Aravian - dont j'ai parlé sur ses similitudes avec le personnage de Catherine des Cloches de Bâle – connaît une fin similaire à Mme Beurdeley.

Soulignons aussi en passant, le même jugement sur les hommes que portent Catherine des Cloches – « Elle haïssait les hommes et elle aimait leur amour » - et Carlotta. – « Il y avait dans chaque mot de Carlotta une haine des hommes qui surprenait Elise » - (ch4 p171 O.R.C n°12). Le jugement de Carlotta sur les hommes est sans aucune illusion : « Les hommes sont ainsi. Vous ne le saviez pas ? Vous êtes tous prêts à trahir. Toujours. La première fois qu'on s'en aperçoit, on crie, on pleure. Et puis ça se tasse. Je crois à la fidélité des femmes. A celle des hommes, pas une minute. Probablement que ce n'est pas leur faute. Leur constitution. Ils ne sont pas très bien arrangés pour ça...comme nous pour d'autres choses d'ailleurs. Ce n'est pas grand' chose un homme. » (ch7 p 189 O.R.C n°12).

Edmond, toujours confronté à ses problèmes d'argent, fait chanter le receleur...une connaissance de l'inspecteur de police Colombin. Ce personnage, un des plus antipathiques du Monde réel et au nom des plus explicites (colombin veut dire étron en langage argotique), va à son tour menacer Edmond de lui mettre cet assassinat sur le dos s'il ne restitue pas les « sommes empruntées » au receleur. Carlotta est soumise aussi au chantage de l'inspecteur pour sauver son amant... elle conseille à Edmond de fuir en Belgique. Richard Grésandage, ami de Quesnel, aidera Carlotta à se débarrasser de l'inspecteur par l'intermédiaire du constructeur automobile Wisner, homme très influent. Comme un roman policier, l'action est soutenue au fil des pages. C'est Wisner – et Aragon non sans ironie – qui résume bien le tour que prend ici le roman : « Non ? Ah ça mais, c'est un roman-feuilleton ! » (ch 14 p 217 O.R.C.n°12).

Edmond rencontre Joseph Quesnel, celui-ci comprend la passion profonde et indissoluble qui unit Carlotta et son amant.

Joseph Quesnel, l'homme d'affaire, est présenté de façon sympathique par l'auteur. Dans une conversation avec Wisner, il parle peinture et déjà en 1913...d'un certain Picasso. Citer Picasso en

1936, n'est pas fréquent chez Aragon pour ne pas relever ce passage. « **Toute ma vie, j'ai aimé la peinture, et les poèmes, et peut-être que je vous parais ridicule...si, si ! mais au fond, dans ces moments où j'ai senti si vivement le précaire de l'existence, j'ai su que je tenais plus aux choses de l'art qu'à la fortune, qu'à l'enthousiasme des affaires....C'est que j'ai réfléchi à des choses diverses : il y avait des peintres dont je ne voulais pas entendre parler, leurs recherches, leurs audaces m'irritaient que sais-je ? Et puis, à force, on s'habitue, on découvre des beautés où on ne croyait pas qu'il y en eût... vous verrez...- Et de qui est-il ce tableau ? – Vous allez rire : mais vous savez, il ne faut pas le juger sur ses outrances, c'est un fameux dessinateur... Picasso...** » (ch 14 p216 O.R.C. n°12). Quesnel, le vieux protestant, lorsqu'il parle de l'amour va jusqu'à impressionner le viveur Wisner.

Les soucis d'Edmond Barbantane sont résolus à la fin du roman : le Passage Club est fermé sur décision de police grâce à Wisner et l'inspecteur Colombin est tué par le croupier Charles Leroy au cours d'une lutte de grande sauvagerie: « **Vous avez peut-être déjà, monsieur, étranglé un homme avec vos mains : mais ensuite, l'avez-vous déchiré vous-même ? L'avez-vous martelé, mort, de vos poings ? Lui avez-vous labouré le visage de vos ongles ? Arraché les oreilles avec les dents ? Enfoncé, crevé les yeux avec les doigts ? Touché le fond osseux de l'orbite et retourné là-dedans votre pouce pour en énucléer la sanglante matière ? Savez-vous combien de temps il faut piétiner un ventre à coups de talon, pour le crever ? C'est diablement solide. Il faut une énergie farouche pour que la peau de ce tambour craque vraiment, et qu'on puisse, après ça, fouiller vraiment jusqu'aux entrailles. Et le sexe de l'homme...c'est incroyable ce que c'est bien attaché, ce que ça tient, ce que ça s'arrache mal...** » (ch18 p234 O.R.C n°12). Cette description horrible et toute sadienne n'est pas unique dans l'œuvre d'Aragon, on retrouve ce sadisme clinique dans le Fou d'Elsa (le Mejdnoûn).Le carabin qu'est Aragon connaît parfaitement le corps humain.

« **Joseph Quesnel avait indiqué à Edmond un petit fauteuil qu'il avait dessiné lui-même. Confortable. Edmond, très inquiet, s'était assis.** » (ch 19 p235 O.R.C n°12).Quesnel, conscient de l'importance d'Edmond pour Carlotta, lui propose une situation dans ses affaires. Cette rencontre procure à Aragon l'occasion de décrire le cabinet de travail de l'homme d'affaires et de nous parler de peinture et d'histoire parisienne dont il est friand.

« **Le cabinet de travail de Joseph Quesnel donnait sur le parc Monceau. A travers les grands tulle des fenêtres, le soleil passait par les jeunes pousses tendres des arbres, le feuillage tacheté couleur tilleul, et il montait du parc des rires d'enfants, le crissement du gravier. Là-bas, de fausses ruines romaines jouaient avec l'eau, comme dans un suprême effort du paysage impressionniste en plein Paris pour marier à Sisley Claude Gelée, dit le Lorrain. On oubliait ainsi le passé voisin de l'infâme butte Monceau, de la butte chiffonnière bâtie avec les excréments de Paris, dont le souvenir s'effaçait à force de grâces dans ce décor imité des promenades aristocratiques de Londres, et qu'entourent avec indulgence les demeures des grands banquiers du Second Empire. La pièce était faite d'un jeu de brun et d'amarante. Les éclairages de Lalique, en cristal dépoli, déroulaient dans les coins leurs paysages d'athlètes et de pigeons, incompréhensibles dans le plein jour. Sur les tapis cloués, des fourrures épaisses jetées au pied des tables, et devant les fauteuils style Mame, enfonçaient les visiteurs. Chaque objet, sur les tables basses, avait un caractère de rareté, de précieux, qui était terriblement sensible à Edmond Barbantane. Au mur, il ne put s'empêcher de penser que cette scène de jardin était un Bonnard. Comme boulevard Bineau. Il avait le sentiment qu'ici sa vie se jouait.**» (ch19 p235 O.R.C n°12). Aragon en décrivant le bureau et l'habitat du financier, griffe en passant la société qui le soutient, la butte Monceau était en effet bâtie sur un ancien dépôt d'ordures.

Néanmoins, le personnage de Quesnel reste pour Edmond-Louis, un personnage sympathique dans la mesure où il est un homme amoureux.

Ces quelques phrases dans ce 19^{ème} chapitre : « **De combien de larmes au bout d'une vie est ciselé le visage d'un homme...** » ou « **Il cessait d'être le grand homme d'affaires qui reçoit un jeune homme, il allait parler avec son cœur.** » et « **Et après tout ? Pour qui était-ce plus honteux de se trouver au bordel ? Pour elle ou pour moi ?** », enfin au chapitre 20 : « **Il sentait une secrète sympathie pour cet homme qui faisait ainsi litière de tout respect humain à cause d'une femme, de Carlotta.**»(ch20 p244 O.R.C. n° 12).

Tout s'arrange pour Edmond dans cette fin de roman : Quesnel lui offre une situation inespérée dans une de ses entreprises, il peut continuer à partager Carlotta avec lui. Il échappe à la vie étriquée et bourgeoise d'un futur médecin de campagne et les personnes qui le faisaient chanter sont hors d'état de lui faire des ennuis. Il continuera sa vie de luxe avec un certain cynisme, uni sensuellement et par destin à Carlotta. On le retrouvera épisodiquement dans les romans suivants du cycle, Les Beaux Quartiers restant le roman de la jeunesse de ce personnage romanesque.

Il en va autrement de son double et frère, Armand est un sans domicile fixe. « **Un jeune homme brun, maigre, aux vêtements fripés, la chemise sale, une barbe d'au moins dix jours et un air d'épuisement. Adrien mit un instant à le reconnaître, tant ce miséreux avait l'air de ne lui tendre la main que pour mendier : nom de Dieu, c'était Armand Barbentane!**». (ch 22, p250 O.R.C n° 12). Armand est embauché par l'intermédiaire de son pays Adrien dans l'usine de Wisner à Levallois. Armand embauché pendant une grève se rend compte qu'il est un briseur de grève, un jaune, et décide de rejoindre le camp des grévistes.

« **Il avait rompu avec le monde des siens, où le travail est un déshonneur, tout au moins le vrai travail, celui des bras, celui des mains. En passant parmi les groupes, Armand regardait les ouvriers, les ouvrières rassemblés, avec des yeux neufs. Ceux-là, ce seraient ses compagnons, ses amis. D'avoir crevé la faim, il se sentait leur frère.** » (ch22 p253 O.R.C n°12).

Armand comprend soudain le mécanisme marxiste de la lutte des classes pour la défense des opprimés. C'est par une tirade lyrique et militante qu'Aragon termine son livre. La défaite, la grève perdue, comme plus tard dans ses œuvres les Communistes et la Semaine Sainte, la défaite est le point de départ de nouvelles luttes et de nouvelles espérances.

« **Les contremaîtres rigolaient. Il était évident que la grève allait tourner court. Défaite. C'est quand il comprit cela qu'Armand sentit en lui monter une indignation soudaine. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Qu'est-ce que c'était que ce rôle qu'il jouait ? Cela continuait donc comme à Sérianne ? Il était encore du côté des maîtres, il travaillait pour eux, contre les ouvriers. Contre le wattman de Villeneuve, contre le terrassier tué par ceux de Pro Patria, contre Yvonne, contre Angélique, contre ces hommes sans nom aux visages tendus qui appelaient vers lui ou lui criaient des injures devant l'usine...Et ils étaient battus, une fois de plus, par son père, par Barrel, par Wisner, et trahis, trahis par leurs frères, honteusement de retour aux machines, trahis par lui, Armand, le fils des Rinaldi compagnons de Napoléon, empereurs des bazars au Mexique, alliés de Clémenceau le fusilleur.** » (ch23 p255 O.R.C n°12).

La dernière phrase: « **Camarades, dit-il, camarades...Vous voyez bien qu'il ne faut jamais désespérer !** », conclut le roman dans le sens d'un combat jamais terminé.

Conclusions du roman

Les Beaux Quartiers est un roman difficile comme tous les romans d'Aragon car il suppose de la part du lecteur une connaissance historique et politique du début du XX^{ème} siècle. Néanmoins, c'est un roman qui a du nerf et de l'action, tout le contraire d'une littérature nombriliste et ennuyeuse. La beauté et la particularité du style d'Aragon, à la fois lyrique et oratoire ne peut laisser indifférent. Les descriptions d'intérieurs d'époque 1900 sont somptueuses, le nombre des personnages est élevé et tous bénéficient d'une réelle épaisseur. Bien que l'œuvre soit datée historiquement, elle laisse à penser et transcende les époques.

On est ébloui à chaque lecture de ce roman par les thèmes à foison : la musique, la peinture, la littérature, la chanson et bien sûr, malgré Sériane, c'est aussi un beau roman sur Paris.

Enfin, « Les Beaux Quartiers » est un magnifique roman d'amour, moins reconnu qu'Aurélien comme roman d'amour. La passion commune d'Edmond et de Carlotta est d'une touchante humanité.

Si l'on excepte le personnage de l'horrible inspecteur Colombin - symbole réaliste de la compromission entre la police, la pègre, les Services secrets – tous les personnages, même les plus discutables, ont chacun leur part d'humanité. Le cycle du Monde Réel ne sera jamais une suite de romans à thèses. Il est bien sûr le produit intellectuel d'une époque, mais il s'inscrit dans le processus évolutif et divers du réalisme initié par les grands écrivains du XIX^{ème} siècle.

Ph. L

Les lecteurs peuvent approfondir la lecture de ce roman en consultant les ouvrages suivants

- 1) Les Beaux Quartiers est édité en Folio, en Pléiade ;
- 2) Aragon romancier. Revue Europe. Janvier 1989 ;
- 3) Aragon romancier d'Anicet à Aurélien. Jacqueline Lévi-Valensi. 1989 Sedes ;
- 4) Le XIX^{ème} siècle d'Aragon. E. Béguin et S. Ravis. Université de Provence ;
- 5) Des discours de Jaurès au discours d'Aragon dans les Cloches de Bâle et Les Beaux quartiers. Suzanne Ravis-Françon. Recherches croisées n°2 ;
- 6) La lecture des Beaux quartiers dans La Mise à mort. Maryse Vassevière. Recherche croisée n°4;
- 7) Les citations dans les romans d'Aragon. Nathalie Piégay-Gros. Recherches croisées n°6.
- 8) Aragon barrésien. Nathanaël Dupré-Latour. Recherche croisée n°7.

